

*Séance publique du 9 décembre 2024*

**Réception de**

**Madame Marie-Christine GÉLY-NARGEOT**

Professeur à l'Université Paul Valéry (Montpellier III)  
Faculté des Sciences du Sujet et de la Société

Sur le XV<sup>e</sup> fauteuil de la section Lettres  
Laissé vacant par le décès de Mme. Huguette Courtès

Marie-Christine GÉLY-NARGEOT :

Discours de réception : éloge de Mme. Huguette Courtès

Dominique TRIAIRE : présentation de Mme. Marie-Christine Gély-Nargeot

Étienne CUÉNANT : intronisation de Mme. Marie-Christine Gély-Nargeot



Séance publique du 9 décembre 2024

## Éloge d'Huguette Courtès

**Marie-Christine GÉLY-NARGEOT**

Professeur des Universités

Faculté des Sciences du Sujet et de la Société

Université de Montpellier Paul-Valéry Montpellier

Monsieur le Président,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Madame la Présidente de la Section Lettres,  
Madame la Présidente de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3,  
Monsieur le Président de l'Université de Montpellier,  
Messieurs les vice-Présidents,  
Madame la Doyenne de la Faculté des Sciences du sujet et de la Société,  
Monsieur le Directeur de cabinet du Maire de Montpellier,  
Chers élus et personnalités,  
Chères Consœurs, chers Confrères, mon cher parrain d'Académie,  
Mesdames, Messieurs,

Je tiens avant tout à vous exprimer, ainsi qu'à ma famille et à mes amis, ma profonde gratitude pour votre présence, elle me touche et m'honore infiniment.

À la croisée des disciplines et des idées, un esprit éclaira les chemins de la pensée et de la réflexion philosophique, voici le Professeur Huguette Courtès. Il m'échoit le privilège de faire l'éloge de cette brillante personnalité qui fut élevée au grade d'officier de l'ordre des Palmes académiques, élue en 2002 membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, puis élue Présidente générale en 2010.



Huguette Courtès

1933-2020

Ce cérémonial est conséquent et singulier. Aussi, aujourd’hui, devant vous, j’en mesure pleinement la solennité, car en cela, mon installation sur le Fauteuil XV m’inscrit dans une tradition séculaire où la pensée et les débats ont su bâtir des ponts entre les générations et les disciplines. Dans cette continuité, ce fil invisible qui relie notre passé à notre présent me rappelle avec force l’héritage dont nous sommes les dépositaires. C’est avec une profonde humilité que je m’inscris dans cette lignée, consciente de la responsabilité qu’elle impose. Mais pour mieux saisir ce qui nous unit à travers le temps et en transmettre toute la richesse, il me semble essentiel d’honorer d’abord l’histoire de l’Académie, en évoquant brièvement ses valeurs et ses missions, afin d’en éclairer le sens auprès de ceux qui en seraient moins familiers.

En 1706, le roi Louis XIV fonda par lettres patentes la Société Royale des Sciences dont notre Académie d’aujourd’hui est l’héritière. Mais, selon une recherche récente<sup>1</sup>, on discernerait les prémices du mouvement académique montpelliérain près d’un demi-siècle plus tôt. Quoi qu’il en soit, pour le Roi-Soleil, cette société royale devenait l’alter ego de l’Académie des Sciences de Paris fondée en 1666. Ces académies avaient pour objectifs communs, de réunir des savants de diverses disciplines, mais aussi de différents horizons étatiques (tels l’armée, la justice, la diplomatie, l’université), ou bien professionnels (professions libérales, artisanales, artistiques...) etc. Elles avaient pour missions de se mettre au service de la promotion du savoir et de la culture, dans un esprit de tolérance et de courtoisie. Ce bref rappel inscrit donc tout académicien dans un impératif d’engagements nécessaires à la préservation de cette tradition et à la pérennité de son identité.



Bien que j’en mesure pleinement l’implication, ce moment n’est donc pas une simple consécration personnelle avec, pour seul devoir, celui d’être digne de vos suffrages. Il est bien davantage, puisque vous me faites l’honneur de devenir à mon tour dépositaire de l’esprit et des valeurs qui fondent notre Académie.

Si je vis naturellement cet instant avec émotion, je l’entends également avec le sérieux qu’impose cette responsabilité collective : celle de promouvoir la connaissance et d’en assurer le rayonnement. Je l’entends également avec la gravité nécessaire pour me hisser à la hauteur de cette invitation à porter les valeurs qui font l’essence de notre institution, à défendre la rigueur scientifique, à cultiver la curiosité intellectuelle et à servir le progrès humain. Cela exige un esprit d’ouverture et de partage, mais offre

<sup>1</sup> C. NIQUE, « À propos d’une toute première Académie à Montpellier aux alentours de 1650 : certitudes historiques et interrogations », *Bulletin de l’ASLM*, 54, 2023, p. 283-312.

également un espace unique pour préserver et nourrir l'un des principes les plus précieux de l'humanité, celui de la liberté de penser. Pour se déployer, cette dernière s'inscrit obligatoirement dans une approche résolument platonicienne, où le dialogue devient une méthode qui transcende le simple échange d'opinions. Le dialogue devient le socle incontournable qui permet de s'approcher au plus près d'une vérité objective et universelle. Toutefois le débat peut rester sans réponse, il est alors l'objet de questionnement et de confrontation des idées dans une quête collective de sens. Il incarne une liberté intellectuelle, essentielle pour inciter à la réflexion, permettre de rencontrer les limites de nos propres savoirs, remettre en question nos certitudes ainsi qu'ouvrir notre esprit à d'autres perspectives. La méthode n'est pas univoque, elle est exigeante, car elle ancre profondément la pensée dans les notions de nuance et de discernement qui préfigurent l'indépendance face aux dogmes, au relativisme absolu, ou bien encore à l'obscurantisme. Le dialogue est donc le miroir dans lequel la pensée libre peut se voir, se critiquer, se perfectionner, rappelant ainsi qu'aucune idée, aussi brillante soit-elle, ne peut prétendre à la vérité sans passer par l'épreuve de l'altérité.

Cependant aujourd'hui point de dialogue, puisque c'est par un monologue qu'il m'échoit de m'adresser à vous, pour cet éloge dont j'ai tenté de cerner et de saisir toute la portée.

Selon la *Rhétorique* d'Aristote, l'éloge n'est pas seulement une célébration des qualités et des réalisations d'une personne, c'est avant tout l'art de persuader son auditoire, avec rationalité, de ses vertus. Les grands orateurs grecs et romains feront de l'éloge la célébration, certes, des accomplissements de l'homme, mais tout en éduquant. Avec l'*Encomium d'Hélène*, Isocrate en fera un outil civique et didactique visant à éduquer à travers l'exemplarité. Cicéron quant à lui, dans le *De Oratore* ou le *Brutus*, en fera une arme esthétique et politique. Avec les Lumières, l'éloge transcende le laudatif, il deviendra le vecteur de réflexions sur les valeurs universelles, tels la justice, la raison et le progrès. Voltaire, dans son *Discours sur l'homme*, ajoutera une dimension, celle de mettre en garde contre les excès de la flatterie, nuisibles, selon lui, à l'intégrité de la pensée. L'éloge contemporain revêt encore un autre sens, il s'inscrit dans une dimension quasi subversive face à notre monde actuel empreint de chaos, de scepticisme, de cynisme lorsqu'il ne s'agit pas de négation de l'autre. L'éloge y réhabilite la gratitude et l'admiration, celle qui permet de mettre en lumière un modèle à suivre, une figure inspirante par ses pratiques vertueuses. Ainsi posé, l'éloge devient un outil de transformation collective et de progrès humain et intellectuel.

C'est en gardant en mémoire ces différentes acceptions de l'éloge qu'il me revient de vous parler de ma prédécesseuse, Huguette Courtès. Je le ferai humblement, car, vous l'aurez compris, l'éloge est un exercice complexe, un outil de réflexion et de transmission, mais aussi un défi rhétorique qu'imposent les attentes élevées de votre auditoire. Je ne puis qu'affirmer que cet éloge sera sincère, animé par une recherche d'authenticité, même s'il a été rédigé avec ma part de subjectivité.

Car l'exercice ne fut pas facile. Huguette Courtès était une « Grande dame » me diront plusieurs d'entre vous, expression qui m'a d'autant plus troublée quelle faisait singulièrement écho en moi-même, tant, par mes premières lectures la concernant, j'en avais rapidement acquis la profonde conviction. Mais lorsque je vous demandais : « c'est-à-dire ? », je me suis bien souvent heurtée à un long silence, suivi de la même réponse sous forme de constat : elle était si discrète ! Je suis donc partie à la recherche de cette personnalité, avec pour départ un grand point d'interrogation qui recouvrait bien des mystères. Malgré des recherches approfondies, je n'ai su retrouver la trace de son fils Marc-Aurélien, seul membre de sa famille encore en vie. Mais fort heureusement,

les bases documentaires accessibles de ses écrits, la réponse de Françoise Mourgue-Molines lors de sa réception, et des échanges avec certains d'entre vous, ont pu me livrer peu à peu quelques éléments. Je me suis plu à me dire, probablement pour m'encourager : « Après tout n'était-ce pas là le rôle d'une psychologue que de tenter de tisser une toile à partir de quelques fils ténus ? Après tout, il n'y avait peut-être pas de hasard. » Et puis, la tâche n'en serait que plus belle si elle échappait à la facilité, si elle résidait peut-être dans ce défi qu'elle représentait, en se prêtant à une exigence plus noble.

Ce qui me frappa et m'interrogea d'emblée fut la question : « Mais pourquoi autant d'aura assortie à si peu de lumière ? ». J'en ai déduit que la grandeur d'Huguette Courtès résidait probablement moins dans ce qu'elle exposait que dans ce qu'elle inspirait. Peut-être parce que certaines grandes figures ne laissent pas de récits personnels précis, mais davantage de sensations inspirantes. Peut-être parce qu'à l'anecdote elle préféra s'inscrire silencieusement, sans s'imposer, dans les interactions sociales, échappant ainsi à l'attention collective, sans dorures ni fioritures. Assurément, selon les quelques mots de certains, sa bienveillance élevait ceux qu'elle rencontrait et sa prestance imposait la considération, les éloignant ainsi de toute proximité. En somme, si les mots manquent pour la définir, ce silence semble presque naturel. Elle aurait sans doute souri à ma quête d'explications, car sa grandeur n'était pas dans le visible, mais dans une manière plus subtile qui imposait le respect. L'énigme qui l'enveloppait semble, au fond, n'avoir jamais été que le témoignage de sa discrétion, de son humilité, ou bien l'hommage à son autorité intellectuelle, toujours empreinte cependant d'une empathie raisonnée.

Huguette Courtès naît à Alger en 1933, dans cette ville qui fut paradoxalement la « Porte de France » lorsque Marseille en devenait la « Porte de l'Orient ». Afin de tenter de comprendre dans quel environnement elle évolua, je me suis penchée sur l'histoire d'Alger à travers son urbanisme et son architecture. Cela peut vous paraître étonnant, mais ayant une fille architecte, j'ai appris d'elle combien « urbanisme et architecture » sont les miroirs de la société et de la culture qui les créent. Ils en reflètent l'essence, les valeurs de ceux qui construisent et de ceux qui habitent. Alger fut façonnée par la colonisation pour répondre à l'archétype d'une capitale française hors métropole. Une cité française où d'aucuns penseront qu'il faisait bon vivre, tant Alger, tout de blanc vêtue, évoquait une image lumineuse et rayonnante. Ville qui, en cela, inspira de nombreux poètes et écrivains. Je pense à Albert Camus ou bien à Jean Sénac qui en capturèrent la beauté, les aspects intimes mais aussi les tourments. Car, au-delà de l'image idyllique, la réalité ne peut obérer qu'Alger fut remodelée par l'intervention coloniale. L'ancien et le nouvel habitant y cohabitent mais dans deux mondes parallèles, deux populations imbriquées, sans se mélanger pour autant. Au début des années 30, Le Corbusier tentera même à Alger ce qu'il est convenu de nommer « une prise de site » qui toutefois restera utopique, et ne verra jamais le jour. Mais ce projet en disait long sur les mentalités de l'époque, c'est-à-dire lorsque la future académicienne vit le jour. Ce projet fracassant, répondant au nom prémonitoire d'« OBU », consistait à pulvériser l'aménagement existant, d'isoler clairement le centre de la vie culturelle musulmane, du centre des affaires coloniales. L'espace, pris en otage, confortait ainsi la division entre colonisateur et population locale désireuse de se réapproprier la rue. Cette période alimenta des scènes pouvant aller jusqu'à la révolte des Algérois contre les autorités. Kateb Yacine retrace cette lutte en 1956, à travers son roman *Nedjma*. Cet auteur, par le truchement de métaphores et d'allégories, montre combien Alger n'avait pour sens que la quête d'une identité individuelle et collective. En un mot, aller à la recherche de ses racines pour comprendre sa place dans le monde. Il est vrai que le lien aux racines joue un rôle crucial pour la formation de l'identité, tel que l'a encore décrit récemment le

psychanalyste Alberto Eigier, dans son ouvrage *L'inlassable recherche de ses racines* (2024). Mais quel impact cela a-t-il pu avoir sur l'identité de Huguette Courtès que d'évoluer pendant 18 ans dans un tel environnement politique et sociétal, fait de tensions, de dualisme, donc forcément d'incomplétude ? La psychanalyse nous apprend que ce lien peut devenir à la fois source de résistance ou de fragilité, en influençant ainsi profondément la manière dont on se construit. Pour autant, même si la question semble légitime, bien que très intime, il demeure difficile d'en retracer le réel impact sur elle. Le reste de sa vie nous prouvera toutefois qu'elle fut une femme particulièrement volontaire, déterminée, étonnement courageuse et résiliente, avec de fortes capacités adaptatives pour faire face aux épreuves de la vie. Au bout du compte, je ne pourrais évoquer ses racines qu'au travers de son héritage ancestral, celui de ses parents, dans cette famille apparemment unie, composée de musiciens.

Le père d'Huguette, Lucien Jalabert, suivra un parcours musical au Conservatoire d'Alger et, dans cette école de rigueur et d'excellence, il obtiendra brillamment son premier prix de trompette, récompensant probablement des années de travail acharné. Mais également un premier prix en harmonie et contrepoint qui témoignait, outre de sa maîtrise approfondie des structures musicales et de leurs principes, de sa capacité à les appliquer pour la composition. Ces réussites renforcèrent son engagement envers l'art musical hérité de son propre père. En 1913, à l'âge de 18 ans, il devança l'appel et s'engagea dans l'armée. Ce choix l'amena à quitter Alger pour Paris, où il fut affecté à la musique militaire tout en poursuivant ses études au Conservatoire. Il y reçut son deuxième prix de trompette, consolidant sa réputation de jeune talent prometteur de la scène musicale française et conforta son projet de concourir sur le prestigieux poste de chef de musique de l'armée. Cependant, la « Grande Guerre » mit fin à tout cela, puisqu'il passa ces quatre années dans les tranchées, enrôlé comme brancardier. Ce n'est qu'après la fin du conflit qu'il put enfin retrouver la voie musicale et renouer avec la tradition familiale. En 1927, après avoir quitté l'armée il se maria et entama un nouveau chapitre de sa vie, désormais tourné vers l'enseignement et la musique professionnelle. Il devint professeur au Conservatoire d'Alger, tout en poursuivant en parallèle sa carrière de trompettiste en rejoignant l'orchestre symphonique de la Radio d'Alger. Institution phare, au service de la promotion de la musique en Algérie, facilitée par la radiodiffusion, selon un article paru dans le journal *L'Écho d'Alger* de l'époque.

La mère d'Huguette était, quant à elle, issue d'une famille de Constantine, aux racines savoyarde et lyonnaise du côté de son père, et des Alpes de Haute-Provence du côté maternel. Le monde de cette femme apparemment discrète et dévouée à son foyer, était celui de la maison. Mais au-delà de cette vie tranquille, elle portait en elle un don rare et précieux : une voix chantée pleine de charme, capturant l'attention de ceux qui l'écoutaient. Elle chantait a priori, non pas pour se faire entendre, mais pour elle-même et surtout pour le bonheur de ses enfants. Son répertoire était vaste, il couvrait des opéras en entier et allait jusqu'aux chansons populaires de l'époque, qui bercèrent au quotidien l'enfance de la jeune fille. Cette dernière hérita de la voix soprano-alto de sa mère, ce qui lui permit d'exercer ultérieurement son talent dans une chorale universitaire à Paris puis celle de l'Enclos Saint-François à Montpellier. Le piano, instrument noble et exigeant, s'est imposé comme compagnon de route d'Huguette Courtès et il le restera tout au long de sa vie. La musique était ainsi devenue sa discrète et très fidèle alliée, elle ne fit donc pas l'erreur de vivre sans l'avoir à ses côtés, comme nous l'a transmis Nietzsche, dans son célèbre aphorisme : « Sans la musique, la vie serait une erreur. »

Dans le même temps, elle poursuivit ses études au lycée Delacroix d'Alger. C'est là qu'elle obtint son baccalauréat doublé, cette année-là, par le prix du Gouverneur Général de l'Algérie. Ce prix, distinction littéraire décernée sous l'Administration française, visait

à récompenser des œuvres littéraires (essais, poèmes...) mettant en valeur l'Algérie. Prix qui disparaîtra en 1962... Cette première distinction académique démontrait déjà son inclination prononcée pour les choses de l'esprit, son goût affirmé pour les lettres et la pensée, sa considération pour l'effort intellectuel et une démonstration de ses hautes capacités. À l'évidence, il faut voir en tout cela l'héritage immatériel que tissèrent ses parents qui lui permirent de sérier ses aspirations et de structurer son parcours personnel et académique, orienté vers la culture et sa transmission.

Tout au long de son parcours académique, continuèrent de cohabiter les deux univers qui l'animaient, la musique et la philosophie. Elle s'orientera vers cette dernière et pour cela entama une année d'hypokhâgne au lycée Bugeaud d'Alger suivant ainsi les pas d'Albert Camus. Elle y obtient le prix d'excellence et passa avec succès l'examen de propédeutique, nouvellement instauré, destiné à lui fournir les bases essentielles avant d'aborder des savoirs plus approfondis et des compétences avancées. Avec courage et audace mais aussi une détermination nourrie par un profond désir d'indépendance, elle prit la décision, en octobre 1951, de s'éloigner de l'Algérie et de sa famille. Elle n'avait alors que 18 ans.

Inscrite à la Sorbonne, en cursus de philosophie, elle y obtiendra sa licence, son Diplôme d'Études Supérieures, avec un mémoire remarqué, portant sur l'étude des relations entre les pensées de Nicolas Malebranche et de George Berkeley. En Sorbonne, elle aura pour enseignants les plus grands noms emblématiques de la philosophie française : Ferdinand Alquié, mais également Daniel Lagache, Gaston Bachelard, Paul Ricœur, Vladimir Jankélévitch pour n'en citer que quelques-uns. Non loin de là, au Collège de France, elle assistera également aux cours de Maurice Merleau-Ponty et de Martial Guérout, autres figures et piliers incontournables des questionnements philosophiques contemporains. Ils lui transmettront une culture aussi solide qu'étendue sur les savoirs, sur la métaphysique de l'existence, l'histoire de la philosophie (Alquié), la psychologie clinique et la psychanalyse (Lagache), l'épistémologie et la philosophie des sciences (Bachelard), l'herméneutique et la philosophie de l'interprétation (Ricœur), la philosophie du mystère (Jankélévitch), la phénoménologie et la philosophie de la perception (Merleau-Ponty), les méthodes d'analyse des structures conceptuelles de l'histoire de la philosophie (Guérout). Cependant, c'est l'enseignement de Louis Guillermit, réputé pour la rigueur de son exégèse des textes philosophiques, qui la marquera le plus. Ce cours portait sur l'œuvre la plus célèbre du penseur allemand Leibnitz : la Monadologie. Huguette Courtès fut, semble-t-il, très inspirée par ce philosophe, par sa façon de penser alors que très rares étaient à l'époque les travaux le concernant. Mais il est vrai qu'elle partageait avec lui une certaine universalité, les deux s'intéressant autant aux sciences qu'à la philosophie. Tous deux avaient une érudition qui transcendait les frontières disciplinaires, véritables polymathes en sus d'être polyglottes (elle parlait et écrivait en effet jusqu'en cinq langues). Il n'est pas étonnant qu'elle fut particulièrement attirée par l'œuvre très complexe de Leibnitz aux impacts considérables dans de nombreux domaines de la pensée occidentale tels que la logique, la métaphysique, la mathématique et la théologie. C'est vers cette philosophie complexe qu'elle s'orienta, forte et portée par l'influence et la transmission du savoir de ses illustres maîtres, dont le rôle fut, sans doute, déterminant dans ce choix-là. Figures tutélaires, ils façonnèrent sa pensée et furent les architectes d'une réflexion élargie et rigoureuse, ouverte, exigeante mais aussi libre. Ils dessineront ainsi les contours de ses intérêts scientifiques ultérieurs, ceux de sa démarche philosophique. Ils lui donneront au final les outils nécessaires pour s'aventurer au cœur des pensées les plus complexes pour les décrypter, les critiquer et enfin les nourrir.

Puis vint le temps de l'agrégation alors qu'elle avait 22 ans. À cette époque, la philosophie privilégiait une approche rationnelle et scientifique de la connaissance. Aussi, la science ne s'est-elle pas seulement affirmée comme un outil précieux au service de la philosophie ; elle en est surtout devenue une dimension consubstantielle. Dès lors, l'obtention d'un certificat de sciences constituait un prérequis nécessaire pour prétendre à l'agrégation de philosophie. Son choix se porta sur le certificat d'ethnologie-sciences, dans le cadre d'un enseignement au musée de l'Homme, là encore par des figures emblématiques comme Henriette Alimen, éminente paléontologue et géologue française, André Leroi-Gourhan, remarquable préhistorien, ethnologue et anthropologue et enfin, Maurice Leenhardt, pasteur protestant, anthropologue et linguiste bien connu des Montpelliérains. Son engouement pour ces disciplines fut tel qu'au-delà des exigences imposées par le concours de l'Agrégation, elle entreprit une formation supplémentaire en paléontologie.

Entre fascination et humilité, un tel foisonnement de savoirs chez Huguette Courtès, présenté ici de façon indignement condensée, illustre la portée exceptionnelle de la philosophie et l'exigence de celle qui s'y destinait. Elle fut ainsi brillamment reçue aux concours de l'agrégation femmes, occupant la place de major de ce prestigieux concours, la même année où Michel Serres et Pierre Hassner seront eux aussi admis au concours masculin. Grâce à ce classement exceptionnel, elle bénéficiera du privilège de pouvoir choisir parmi les premières son lieu d'affectation. Elle optera pour la ville de Montpellier, puisque ville universitaire, afin de pouvoir y poursuivre ses recherches. En 1955, elle est ainsi nommée au lycée de jeunes filles (le premier créé en France en 1881), devenu lycée Clémenceau, où elle relèvera le défi, trois ans plus tard, de prendre la haute responsabilité de la classe de « lettres supérieures » (hypokhâgne). Forte de ses compétences scientifiques et philosophiques, en 1960, elle intègre la faculté des lettres de Montpellier (devenue l'université de Montpellier Paul-Valéry), non pour y enseigner la philosophie mais les statistiques aux étudiants de psychologie. Elle y sera assistante, puis trois ans plus tard maître-assistante et en 1969, chargée d'enseignement en philosophie.

Elle soutiendra en 1979, en Sorbonne, une thèse brillante, puis elle deviendra l'année suivante « Madame le Professeur » Courtès, chargée de la chaire d'histoire de la philosophie du XVII<sup>e</sup> siècle à l'université de Montpellier Paul-Valéry. Elle y enseignera durant deux décennies, auprès d'étudiants du second et du troisième cycles qu'elle prépara aux concours, mais qu'elle initia surtout à la traduction et aux commentaires de textes originaux rarement étudiés. Elle leur transmit non seulement les concepts et leurs méthodes, mais aussi une rigueur, une curiosité intellectuelle inlassable et une capacité à questionner le monde avec profondeur, ouverture et nuance. En 1999, elle fut nommée professeur émérite et conserva une activité de recherche au sein des Équipes de Recherches « Centre d'Études des Systèmes et des Modèles du Devenir » (CESMOD) et « Moyen Âge, Renaissance, Baroque » (MARENBAR).

Elle n'était pas le genre d'universitaire voulant faire une carrière à tout prix, en s'imposant ou en réclamant ; elle fut au contraire capable d'abnégation, dans la discrétion. Cependant, notre confrère Jean-François Lavigne me dira qu'elle s'imposa par la profondeur de son esprit, celle de ses analyses, la diversité de ses champs d'étude, couvrant la sémiotique, la linguistique, la philosophie du langage et également l'histoire de la philosophie du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle y marquera les esprits par la qualité de ses enseignements et son investissement dans diverses tâches collectives (conseil d'UFR, directrice du département de philosophie, présidente de la commission de spécialistes pendant différents mandats, confiance renouvelée par ses collègues car elle y fut, paraît-il, remarquable par le respect total de la parole de tous, sans jamais abuser de l'autorité de

sa voix de présidente. Elle y fut également totalement intransigeante sur le respect des règles, animant cette commission avec une rigueur morale inflexible, à la hauteur de celle qu'elle affichait dans la vie. En parallèle, elle fera renaître la Société languedocienne de Philosophie, fondée en 1932 par Aimé Forest, qui avait pour objectif d'encourager les échanges intellectuels régionaux, de promouvoir la philosophie dans la région, via des conférences, des séminaires et autres événements et de renforcer.

Ses écrits demeureront relativement peu nombreux, mais furent des contributions notables à la pensée philosophique et cet état de fait perdure encore. Tout comme Leibnitz qui disait de lui : « J'ai écrit des choses innombrables sur des sujets innombrables, mais j'ai édité peu de choses et sur peu de sujets », je tiens toujours de Jean-François Lavigne que ses tiroirs regorgeaient d'articles et de manuscrits, reflet d'une pensée féconde. Cependant, malgré leur qualité indéniable, ces manuscrits demeurèrent inédits pour une raison inconnue qui ne saurait être assimilée à un quelconque manque de fécondité conceptuelle. Je serais tentée de penser que, fidèle à sa propre image, elle ne les exposa jamais à la lumière, pas plus qu'elle ne le fit pour elle-même. À titre anecdotique mais plein de sens, notre confrère Jean-Paul Legros me rappellera que son texte intitulé « La symbolique du miroir et la tradition platonicienne » accessible sur le site de l'Académie, demeure à ce jour le texte de tout temps le plus lu et le plus téléchargé.

Des contributions, il y en eut donc et, afin de rendre hommage à Huguette Courtès, il m'a semblé nécessaire de faire l'effort de tenter de les esquisser. Cela m'a obligé à aller sur des terres très éloignées des miennes, car je suis en effet beaucoup plus sereine pour évoquer la neuroanatomie fonctionnelle du cerveau et débattre de ses avatars neuropsychologiques sous l'effet de l'âge et de la pathologie. J'ai donc lu en me posant des questions, afin de tenter de livrer ce qui m'est apparu comme étant les lignes forces de son œuvre, ou du moins ce que j'en ai compris. Concevoir un auteur, c'est retrouver ce qu'il a vraiment voulu dire, parce qu'il l'a pensé et, dans mon cas, parvenir à le dire ne pourra se faire sans rejoindre pleinement le sens, l'impensé, qui y figure. Aussi, je sollicite votre indulgence si mes propos ne font pas justice à la complexité de ce sujet.

Il y eut tout d'abord cette thèse de plus de 1000 pages, portant sur *L'expression, lien réel et symbolique dans la philosophie de Leibniz*. On y retrouve donc le penseur favori d'Huguette Courtès, mais également toute l'exigence et la détermination de cette dernière pour mener à bien ce doctorat d'État. Car, rappelons-le, l'œuvre de Leibnitz demeurait encore méconnue. Il en fut de même de l'analyse de ses correspondances avec des savants couvrant l'entièreté du continent européen. Elles demeuraient peu accessibles, jusqu'à ce qu'elles rencontrent la détermination de la doctorante à les mettre en lumière. En de telles circonstances, de façon fortement paradoxale, elle n'hésita pas à s'aventurer avec audace dans ces contrées vierges. Elle était peut-être une femme discrète, mais fut une intellectuelle qui s'exposa en tant que pionnière et précurseuse. En un mot, elle fut une femme qui osa savoir, tel le *Sapere aude* d'Horace (*Ars Poetica*, épître I, 2, 40). Chercheuse à la grande curiosité intellectuelle, elle est donc allée chercher l'œuvre de Leibnitz à ses sources, dans les bibliothèques de Hanovre et de Wolfenbüttel, auxquelles Leibnitz avait confié ses archives. Elle en fera la synthèse, en lisant les textes en latin, grec, anglais et allemand, et léguant à son tour une compréhension éclairante de la pensée leibnitzienne. On retrouve là toute l'exigence et la détermination d'Huguette Courtès pour mener à bien ce doctorat d'État, mais aussi cette conjonction entre la puissance de son esprit et l'immensité de son savoir. Car, rappelons-le, non seulement l'œuvre de Leibnitz était encore méconnue, mais elle était également dispersée. Éclatée, tant le système de Leibnitz reposait sur un large éventail d'idées, chacune marquée par sa complexité, masquant en son sein de multiples structures sous-jacentes. Cette richesse

conceptuelle mit en exergue le dynamisme et le mouvement perpétuel de la pensée leibnizienne, comme en témoigne la « *Monadologie* ». Dès lors, cette thèse fut unanimement saluée en tant que synthèse exceptionnelle, révélant l'unité dans la diversité, livrant enfin une vision d'ensemble cohérente de l'œuvre de Leibnitz. À travers ce travail, elle n'analysa pas seulement la pensée de Leibniz ; elle participa pleinement à son actualisation, montrant comment ces idées résonnent encore dans nos réflexions modernes. Outre cet apport majeur elle proposa également une confrontation des pensées de Leibnitz avec les théories d'autres penseurs. Enfin, la thèse de la docteure mettra en exergue le concept « d'expression » comme étant le fil rouge de l'œuvre de ce génie de la philosophie. Elle apportera de la lumière sur les concepts leibniziens centraux, comme la monade, les représentations, l'harmonie préétablie, la continuité et la place de Dieu. En un mot, elle éclaira, entre autres, la manière dont le XVII<sup>e</sup> siècle jeta les bases d'une pensée laïque, tout en restant imprégné de questionnements métaphysiques sur l'existence divine. Le regard qu'elle portait sur le monde la poussa à débattre également sur d'autres œuvres philosophiques de l'âge classique.

Parmi ses recherches les plus notables, Huguette Courtès publia sur la théorie des signes et des symboles, ainsi que sur leurs fonctions au sein de la société et de la culture. En tant que professeure d'histoire de la philosophie du XVII<sup>e</sup> siècle, elle apporta des contributions significatives à la compréhension de cette période cruciale de la pensée occidentale, à travers l'étude des œuvres de penseurs tels que Descartes, Spinoza, Leibniz et Locke. Elle en deviendra l'une des spécialistes la plus reconnue. Plus précisément, une partie importante de son travail porta sur l'étude approfondie de la rationalité cartésienne, en soulignant l'importance de la méthode rationnelle dans la construction de la pensée scientifique, en explorant la radicalité de la subordination de la philosophie à la raison et à la logique. Elle analysa également les concepts de nécessité et de liberté dans l'œuvre de Spinoza, soulignant la complexité de sa pensée sur l'immanence divine et la causalité. L'étude de Leibniz demeura toutefois son œuvre privilégiée tout au long de sa vie. Après sa thèse, ses travaux se concentrèrent principalement sur des aspects clés de la métaphysique, de l'épistémologie et de la philosophie du langage, tout en insistant sur l'importance de l'harmonie et du rationalisme chez ce penseur. Elle éclaira de façon significative la façon dont Leibniz chercha à réconcilier la vision mécaniste du monde avec des concepts métaphysiques, en plaçant la question de la continuité et de l'infini au cœur de sa réflexion. Elle mit en lumière également la complexité de la pensée leibnizienne dans ses efforts pour chercher à concilier la théologie et la métaphysique, autrement dit la foi religieuse avec la raison philosophique, notamment à travers la théodicée qui s'efforce de réconcilier l'existence du mal avec l'idée d'un Dieu omniscient, omnipotent et profondément bon. C'est ainsi qu'à travers ses écrits, elle mit en avant combien Leibniz chercha à unifier la métaphysique, les mathématiques et la théologie dans une vision cohérente et rationnelle du monde.

Dans l'œuvre de Huguette Courtès, ce qui émerge avec force, c'est cette recherche constante de conciliation et de réconciliation, ou l'art d'assembler des pièces éparses en un tout cohérent. Une démarche qui semble avoir été sa signature et qui requiert de conjuguer rigueur et hauteur de vue intellectuelles. Pour illustrer mon propos, je ne trouverai mieux que de la citer : « S'il est vrai que nous ne pouvons jamais tout comprendre, nous pouvons toujours comprendre un tout, même infini, selon sa structure d'ensemble et cela nous permet au moins de défendre la vérité. » Une empreinte indélébile qui la consacre comme une figure majeure de la philosophie contemporaine, appelée à perdurer.

En parallèle de sa vie professionnelle, elle eut également une vie privée riche bien qu'émaillée d'éléments tragiques. Huguette Jalabert épousa en 1970 Jean Courtès. Le hasard est-il vraiment le maître des événements de notre vie, ou sommes-nous guidés par un destin qui façonne subtilement notre parcours ? Cette question prend une dimension particulière lorsque le nom que nous portons semble refléter des qualités intrinsèques de notre personnalité. Peut-on alors parler d'une coïncidence ou d'une manifestation symbolique d'un destin inscrit dans notre essence ? En effet, le nom « Jalabert », patronyme d'origine germanique issu de Galaberht, évoque à la fois le chant (*gala*) et l'éclat (*berht*). Quant au nom Courtès, qu'elle adopta par mariage, il s'agit d'un patronyme français dérivé de l'adjectif occitan *cortès*, lui-même issu du latin *courtesius*, signifiant « courtois, policé ou civilisé ». Ce terme désignait à l'origine une personne reconnue pour la distinction de son comportement, empreint d'amabilité, d'élégance et de respect. Brillante, chanteuse, courtoise : cette fascinante convergence entre identité nominale et tempérament interroge, avec une pointe de malice, la subtile frontière entre hasard et destinée.

Mais revenons à son époux, Jean Courtès. Montpelliérain par ses études, il fut nommé professeur de latin à l'université de Reims. Leurs affectations respectives les séparèrent ainsi géographiquement, avant que le décès très jeune de Jean rendît cette séparation définitive. Ensemble, ils auront deux enfants : François et Marc. François Courtès, normalien, mathématicien, décéda subitement et prématurément à l'âge de 40 ans. J'ai retrouvé sa trace sur le site de la World Cube Association (WCA), car il fut l'une des figures emblématiques du Cube Français (jeux de réflexion impliquant des manipulations physiques, le Rubik's Cube en est le jeu le plus iconique). Il détenait un record du monde, ayant été, durant de nombreuses années, le compétiteur le plus assidu à travers le globe. À distance j'ai pu échanger avec Clément, l'un de ses amis, actuellement doctorant en glaciologie au Danemark. Il m'a dressé le portrait d'un homme particulièrement discret, d'une érudition et d'une intelligence remarquables, passionné et d'une gentillesse infinie. De Marc, je ne saurai malheureusement vous parler, si ce n'est de vous dire qu'il est juriste, mais je n'ai pu échanger avec lui ou avec l'un de ses proches. Les collègues d'Huguette Courtès rapportent combien cette dernière fut fière de ses deux enfants, qu'elle éleva seule à partir de l'âge de 13 et 14 ans, tout en s'occupant de ses parents âgés. Elle réussit ainsi à jongler entre ses différents rôles de fille, mère, enseignante et chercheur, tout en les assumant pleinement, sans jamais se plaindre. Probablement elle alla puiser au fond d'elle-même ces qualités de courage, et le tempérament d'une femme déterminée et volontaire.

Sa présence dans la communauté académique fut également prégnante. Agrégée de Philosophie, docteur d'État, professeur émérite à l'université Paul-Valéry (Montpellier III), cette penseuse inlassable fut élue à l'Académie en 2002 sur le fauteuil XV, elle y siégea jusqu'en 2020. Remarquée par sa présence assidue, elle participa activement à la vie de l'Académie où elle rayonna par la force de son esprit, la richesse intellectuelle de ses écrits et ses diverses conférences. Elle fut présidente générale en 2010, où, forte de son propre parcours, ses contributions permirent de renforcer les liens interdisciplinaires entre les sciences, les lettres et les humanités, tout en promouvant leur transmission et leur diffusion. En tant qu'académicienne, elle se distingua par son esprit aussi vif que fin, son aura intellectuelle, son érudition. Elle fut assurément une source d'inspiration pour notre compagnie tout en se démarquant par sa modestie, mais également, selon certains, sa générosité affable, son sourire lumineux. Huguette Courtès fut ce qu'il sera convenu de nommer aujourd'hui une « grande Dame », qui s'en alla en toute discrétion.

Enfin, si vous me le permettez, je terminerai en adressant quelques mots à Madame le Professeur Courtès :

« Madame,

Vous avez grandi dans un monde où les femmes, malgré leurs talents, devaient souvent redoubler d'efforts pour être reconnues dans les sphères intellectuelles. Vous avez ouvert un chemin exemplaire car, loin de vous freiner, cette réalité a renforcé et nourri votre détermination. Il y a plusieurs mois, je suis partie à votre recherche, avec la conviction intime que vous incarniez une personnalité exceptionnelle. Au fil de cette quête, je dois l'avouer, je me suis attachée à vous et pour moi, venant d'un univers si différent du vôtre, vous êtes devenue une figure inspirante, pour laquelle j'ai le plus profond respect. Vous m'avez rappelé que la pensée, qu'elle soit philosophique ou scientifique, est un voyage passionnant et exigeant, nécessitant audace, persévérance et une foi inébranlable en la transmission. Vous m'avez poussée hors de ma zone de confort, vous m'avez fait pénétrer et voyager dans une terre inconnue et, en toute humilité, vous m'avez permis de découvrir, au-delà de la philosophie émérite, une femme d'une grande humanité, respectueuse des idées et des hommes. Bien que je n'aie pas eu l'honneur de vous rencontrer, je suis consciente du vide que vous laissez, je n'aurai pas la prétention de le remplir, mais sachez que c'est avec modestie, sincérité, et responsabilité que je m'emploierai à rendre votre siège vivant et à pérenniser, à ma manière, cet idéal du savoir partagé. La pensée n'est pas un luxe, c'est une nécessité, un souffle vital qui nous pousse à mieux nous approcher de la compréhension du monde, de nous-mêmes, dans une quête de vérité. C'est ce souffle que vous me transmettez, imprégné d'histoire et porteur de sens.

Merci à vous Madame ».

Avant de conclure, permettez-moi d'adresser une pensée profonde et émue à mes parents disparus, ils me portent chaque jour par le souvenir puissant de leur amour et de leur soutien indéfectible. Une douce pensée s'envole également vers Zoé, petit ange devenue étoile, dont la lumière continue de briller en nous. Je tiens également à exprimer toute ma reconnaissance à mon mari, pilier discret mais essentiel de ma vie. Au-delà de la pudeur de mes mots, je sais qu'il comprendra. Je pense à cet instant également à mes enfants chéris, Julien et Sisaluk, ainsi qu'à Raphaël-Jetsada, mon galopin de petit-fils aussi espiègle que vif. Malgré l'heure tardive, je sais qu'ils m'accompagnent et me portent en ce moment même, depuis Singapour : *I love you to the Moon and back*. Une pensée également à Laura, ma fille si précieuse, à Olivier et leur douce Jade, vous êtes mon Soleil montpelliérain, je vous aime à l'infini et bien au-delà. Je tiens à remercier mes sœurs, qui ont bravé les distances et les aléas de la vie pour être toutes les trois présentes aujourd'hui : merci pour votre amour et notre si précieuse complicité, merci d'incarner, en ce jour, la mémoire vivante de nos parents.

Je voudrais également exprimer toute ma profonde gratitude envers Dominique Triaire, mon parrain d'Académie et ami de longue date. Les liens que nous avons tissés au fil des années, notamment à travers les épopées de la gouvernance d'une Université aussi attachante que rebelle, m'ont enrichie et portée jusqu'ici. Merci infiniment à toi.

À mes amis présents aujourd'hui, un immense merci pour votre affection et votre fidélité, elles me sont si chères.

Permettez-moi également d'avoir une pensée, avec une émotion particulière, pour notre regretté confrère, le Professeur Alain Sans, je ne peux oublier qu'il posa les premiers jalons de ma carrière universitaire comme enseignante en neuropsychologie. À

Béatrice Bakhouche et Jean-Paul Legros je suis redevable pour leur aide précieuse dans mes recherches documentaires. À Jean-François Lavigne je rends hommage pour le long entretien qu'il m'a accordé, éclairant avec une grande sensibilité la figure d'Huguette Courtès et les méandres de la philosophie. Merci également à Thierry Lavabre-Bertrand, pour cet échange informel aussi sympathique qu'éclairant. Ces moments partagés avec vous furent une parenthèse rare, mêlant érudition, humanité et émotion.

À mes consœurs, je dis merci pour leur indéfectible soutien, leurs encouragements, véritable sororité vivante qui a vu éclore de belles amitiés. Enfin, à l'ensemble des académiciens, je tiens à dire merci. Vous êtes des compagnons d'idéaux et de partages intellectuels, animés par un esprit égalitaire où nulle préséance ne trouve place. C'est avec cette simplicité et bienveillance que vous m'avez accueillie il y a deux ans dans cette compagnie qui réunit les esprits et les cœurs en une grande famille.

Merci à vous toutes et à vous tous.

Séance publique du 9 décembre 2024

## Présentation de Marie-Christine Gély-Nargeot

**Dominique TRIAIRE**

Professeur émérite de l'Université Paul-Valéry, Montpellier  
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Notre section Lettres de l'Académie compte des historiens, des juristes, des philosophes, des artistes, des littéraires, tous appartenant à des disciplines multi-séculaires, mais les sciences humaines, qui apparaissent principalement dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ont quelque difficulté à se faire place dans nos rangs. L'égyptologie est et fut brillamment représentée ; mon amie, Mme Marie-Hélène Dayan-Janbon, trop tôt disparue, était sociologue ; M. Raymond Dugrand, qui a marqué Montpellier de son empreinte, était géographe, mais qu'en est-il de l'archéologie, de l'ethnologie et de la plus importante de ces sciences – s'il faut en croire le nombre d'étudiants inscrits à l'Université –, la psychologie ? Y a-t-il pourtant un jour où les medias ne nous parlent, comme d'un remède universel, de « cellules psychologiques », le mot *cellule* n'étant pas d'ailleurs des plus rassurants ? Il me paraît donc juste, heureux et profitable pour notre Académie qu'elle reçoive une psychologue.

Le mot *psychologie* apparaît au XVI<sup>e</sup> siècle, cette grande époque de défense et illustration de la langue française au cours de laquelle les érudits, puisant dans le grec et le latin, forgèrent un vaste vocabulaire français. *Psychologie*, du grec ψυχή, le souffle, l'âme, et λόγος, la parole, le discours, signifie d'abord la science de l'apparition des esprits, puis dans l'*Encyclopédie* de Diderot, devient une partie de la philosophie « qui traite de l'âme humaine, qui en définit l'essence, & qui rend raison de ses opérations ». Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Maine de Biran s'empare du mot et le fait entrer dans la modernité ; quelques décennies plus tard, il se précise : « connaître les lois naturelles des états ou phénomènes de conscience ». Notons que chacune de ces strates sémantiques mériterait une étude approfondie : elles transparaissent dans le sens actuel : « La Psychologie est née du désir de combiner le savoir sur l'homme et la rhétorique des philosophes avec les lois physiques et mathématiques. Les psychologues ont pour habitude de dire qu'elle est la fille du savoir et de la méthode scientifique ». Projet terriblement ambitieux : apprécier l'âme, la pensée, l'esprit, ce qui est le plus abstrait, en termes de physique – je n'ose dire de mathématiques. Projet qui s'enracine chez Leibniz et les Idéologues, héritiers directs des Lumières. De ce travail sont sortis ces grands analystes du cœur humain : Benjamin Constant, Stendhal, Balzac, Flaubert, Maupassant, Proust, mais ils en restaient à l'étude, à la description, puis à l'application de ces découvertes dans les comportements de leurs héros ; ils pouvaient aussi emprunter le chemin inverse : du comportement, induire les recoins de l'âme. Finalement, la psychologie, qui naît véritablement dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, apparaît-elle comme l'héritière de cette grande littérature du sentiment. Je note au passage une bizarrerie : je pourrais nommer aisément les pères fondateurs de la phénoménologie, de l'histoire sérielle, de l'anthropologie structurale et même de l'étrange psychanalyse, mais il me serait difficile de donner le nom d'un grand psychologue, comme si la discipline n'existait que collectivement : alors que la psychologie est extraordinairement présente

dans notre quotidien, nous serions en peine de lui donner un visage. Il faut croire que les psychologues ont mieux à faire que hanter les plateaux télé et ils ont bien raison !

Marie-Christine Gély est la troisième de quatre sœurs.

Son père, fils d'un directeur d'école et d'une institutrice, fut élevé dans la tradition des valeurs de la République : la droiture, le mérite et le progrès. D'une intelligence vive, cultivé dans un milieu modeste mais attentif à l'éveiller et à le stimuler, exemple de cette ascension sociale si malmenée aujourd'hui et qui envoyait naguère des bataillons de fils d'instituteurs dans les grandes écoles, il fut élève en classes préparatoires à Louis-le-Grand à Paris et devint ingénieur SUPELEC. Toute sa carrière en tant que cadre supérieur se déroula à l'EDF. Homme intègre, mais aussi homme de cœur, Jean Gély partagea son temps libre entre actions de service et de solidarité : souhaitant favoriser l'accès de ce sport au plus grand nombre, il promut la création du ski club de Mende ; Rotarien pendant plus de soixante ans en Lozère, en Charente-Maritime et dans le Var, il créa deux clubs et fut à l'origine de différentes actions caritatives. Pendant sa période rochelaise, il s'engagea dans la vie locale : élu à la Communauté d'agglomération de La Rochelle et, pendant dix-huit ans, maire adjoint de L'Houmeau, petite ville sur la côte, en face de l'Île de Ré.

La mère de Marie-Christine Gély était infirmière et donna une grande part de son temps aux plus défavorisés afin de protéger leurs droits fondamentaux, d'améliorer leurs conditions de vie et de leur offrir un avenir meilleur. Elle fut un fervent soutien de Médecins Sans Frontières, d'Amnesty International et autres ONG. Après avoir élevé ses quatre enfants, Monique Gély s'autorisa enfin et tardivement à exercer sa profession. Elle apporta à ses patients une écoute attentive, sa douceur, sa compassion, et aussi son état d'esprit positif, son optimisme exceptionnel. Au moment de la retraite dans le Var, ses quatre filles, ses neuf petits-enfants, et nombre d'amis, profitèrent de la propriété familiale toujours largement ouverte ; les uns et les autres n'ont pas oublié sa personnalité rayonnante et ses multiples attentions pour chacun.

Ainsi, les quatre sœurs, nées en cinq ans, donc proches par l'âge, furent élevées entre un père droit et respectueux de la tradition, et une mère ouverte et souriante, dans une grande chaleur familiale. Très unies, elles créèrent même, étant enfants, à l'abri d'un grenier aménagé, un club, toujours actif aujourd'hui, où elles partagèrent confidences, bêtises et éclats de rire. Cet état d'esprit a gagné les maris, puis les enfants.

La famille déménageait au gré des mutations EDF. Née à Niort, Marie-Christine Gély passe ses trois premières années à Rodez, puis à Mende jusqu'à l'âge de treize ans, scolarisée dans l'enseignement privé catholique en primaire, puis au lycée Chaptal de Mende. La famille étant partie pour La Rochelle, elle est élève au collège de Missy de la même ville, puis au lycée Jean-Daudet où, du fait d'une dyslexie handicapante, son professeur de français lui déconseille d'aller « encombrer les universités » – auquel professeur, qu'elle rencontrera quelques années plus tard et qui lui demandera ce qu'elle devient, elle répondra, mais en tant qu'enseignante : « Eh bien figurez-vous que j'encombre toujours les universités ! ». Elle obtiendra son bac scientifique à Niort au lycée Notre-Dame.

À l'occasion d'une régata à La Rochelle (dans la région, il y a toujours un bateau quelque part), Marie-Christine Gély qui a dix-huit ans fait la connaissance de Joël Nargeot. Leur première sortie est une journée passée dans l'Île de Ré à chasser les crépidules ; ce sont des coquillages qui se fixent les uns aux autres et forment une chaîne : voyez la symbolique ; ils se marient donc deux ans plus tard.

Les déménagements vont s'accélérer : le jeune couple alterne les séjours en France et aux États-Unis pendant plus de dix ans pour les travaux de M. Nargeot. Son épouse

obtient, comme sa mère avant elle, un diplôme d'infirmière, mais n'exercera jamais. En 1980, à Los Angeles où M. Nargeot est *visiting professor* au California Institute of Technology (CALTECH), Mme Gély-Nargeot découvre la neuropsychologie auprès du professeur Roger Sperry qui étudiait la spécialisation fonctionnelle des hémisphères cérébraux chez des sujets humains et qui obtient la même année le prix Nobel de médecine. La jeune étudiante travaillera avec lui pendant douze ans. De retour en France, elle reprend ses études à partir de septembre 1980 et obtient son DEUG 1 de Psychologie à l'université François-Rabelais de Tours, quelques jours avant la naissance de Julien en juillet 1981, puis le DEUG 2 en 1982, la Licence en 1983, la Maîtrise de Psychologie Clinique en 1984, sujet du mémoire : *Cerveau droit... cerveau gauche, ou de la spécialisation hémisphérique*. Comme il n'existait pas de DESS de psychologie clinique à Tours, Mme Gély-Nargeot est reçue sur concours à Paris-Sorbonne et obtient en 1985 son DESS de Psychologie clinique et pathologique (sous la direction du grand psychiatre Daniel Wildöcher) avec spécialité Neuropsychologie (Hôpital de la Pitié-Salpêtrière) dont le responsable était le spécialiste de la mémoire, à cette époque, Jean-Louis Signoret ; elle obtient également un DEA de Psychologie clinique (Paris-Sorbonne).

Mme Gély-Nargeot travaille alors en tant que neuropsychologue clinicienne de 1985 à 1987, au CHRU de Tours, service de Neurochirurgie enfant. En décembre 1987, elle donne naissance à Laura.

La même année, c'est l'installation à Montpellier où le professeur Jacques Demaille, alors directeur du Département des Sciences de la vie au CNRS, a persuadé Joël Nargeot à la fois de quitter l'Université, d'intégrer le CNRS et de venir développer ses recherches à Montpellier au Centre de recherche de biochimie macromoléculaire. De son côté, son épouse s'inscrit en thèse de neurosciences à l'Université Montpellier 1 sous la direction de Jean-Louis Signoret qui la met en relation avec Michel Baldy-Molinier, chef de service des Explorations fonctionnelles du système nerveux et spécialiste de l'épilepsie. La thèse devait porter sur les troubles de la mémoire dans l'épilepsie, mais Mme Gély-Nargeot choisit la population des personnes âgées dont la mémoire, physiologiquement plus labile, se prêtait mieux à l'étude et à la compréhension des mécanismes de la fonction mnésique. Dans le service travaillait Jacques Touchon, neuropsychiatre (chef de clinique, puis praticien hospitalier, à l'époque), qui s'intéressait aux mêmes patients : ils décident de travailler ensemble, Mme Gély-Nargeot obtenant l'accord des professeurs Signoret et Baldy-Molinier. Jean-Louis Signoret mourra malheureusement six mois avant la soutenance (en 1987) ; Martial Van der Linden (Université de Genève), qui collaborait avec la doctorante, prendra officiellement sa relève et Michel Baldy-Molinier sera président du jury de thèse, laquelle thèse intitulée *Hétérogénéité des manifestations neuropsychologiques précoces dans la démence de type Alzheimer (DTA). Étude des processus mnésiques, approche cognitive et écologique, avec suivi longitudinal*, lui permettra d'évaluer l'impact fonctionnel des troubles cognitifs dans la vie de tous les jours et de souligner l'importante variabilité des profils mnésiques d'un patient atteint de démence de type Alzheimer à un autre. Patients qui l'amènent à conclure que « c'est le concept même de démence de type Alzheimer qui est ici remis en cause... il contribue visiblement à masquer diverses maladies, d'étiologies différentes ». L'hypothèse sera confirmée les années suivantes avec l'éclatement du cadre de description et de classification des maladies neuro-évolutives (nosographie).

Mme Gély-Nargeot travaillera huit ans au CHU de Montpellier, auprès de Jacques Touchon. Ensemble, ils instaurent l'une des toutes premières consultations mémoire, le professeur Touchon en tant que neurologue et chef de service, Mme Gély-Nargeot en tant que neuropsychologue. Elle exercera également en tant que

psychologue expert, près la cour d'appel de Montpellier. Ces années d'exercices cliniques enrichiront de manière significative ses enseignements de neuropsychologie et lui permettront d'offrir à ses étudiants une perspective pratique et expérimentale à travers de multiples illustrations de cas, venant compléter les savoirs théoriques et méthodologiques – à noter que contrairement aux médecins, les professeurs des Universités de Psychologie ne sont pas Professeurs des Universités-Praticiens Hospitaliers, et rares sont ceux qui exercent ou ont exercé.

En 1995, Mme Gély-Nargeot est élue maîtresse de conférences de Neuropsychologie du vieillissement (Paris-Sorbonne) ; elle soutient son HDR, *Approche psychopathologique du processus de vieillissement*, trois ans plus tard et très rapidement, en 1999, est promue professeur des Universités. En 2000, elle choisira d'honorer le poste de Montpellier à l'Université Paul-Valéry, en renonçant à celui de la Sorbonne, pour raisons familiales.

Tout au long de sa carrière pédagogique, Mme Gély-Nargeot n'a cessé de créer : deux doctorats (Psychologie Clinique et Psychopathologie ; Neuropsychologie et Psychopathologie), un DESS (Psychogérontologie), un DEA (Psychologie du vieillissement) ; deux Parcours de Masters (Psychologie du vieillissement ; Neuropsychologie et Psychopathologie Cognitive adulte et Personnes âgées) et il faudrait ajouter les Licences Professionnelles et les Diplômes d'Université.

Tous diplômes conçus pour répondre à des besoins précis de notre société ou à des attentes de la profession, son désir n'étant pas de créer des diplômes pour créer (et accessoirement se trouver ainsi des heures d'enseignement à bon compte), mais bien pour offrir aux étudiants de réels débouchés professionnels. Grâce à ces formations, plus de 700 psychologues et 200 coordinateurs de réseaux gérontologiques ont trouvé une insertion professionnelle et exercent actuellement. Par ses collaborations internationales, Mme Gély-Nargeot a eu également à cœur de faciliter la mobilité étudiante et les échanges de programmes pédagogiques avec les Universités de Genève, de Montréal, de Sherbrooke, de Stanford. Actuellement, elle est co-responsable de l'ensemble de l'offre de formation en psychologie à l'Université Paul-Valéry (10 parcours de Master).

Les recherches qu'elle a menées ne sont pas le fruit du hasard. Son parcours scientifique s'inscrit dans une ligne de conduite volontaire et réfléchie. Il lui fallait se doter des moyens nécessaires afin de mieux comprendre la complexité des comportements de la personne âgée, selon un abord intégratif – de ses modifications cérébrales à son vécu, ses souffrances, en prenant en compte son fonctionnement psychique, ses comportements et son environnement. De ce fait, la nature des travaux de Mme Gély-Nargeot frappe par leur vaste étendue. Elle fut l'une des premières et rares psychologues à s'intéresser à l'étude de la personne âgée (ils étaient trois en France à l'époque) ; elle participa ainsi à la construction de la psychogériatrie en France, spécialité qui émergera en 1980 et qui sera officiellement structurée d'un point de vue académique en 2000 avec la création des premiers DES et DESS, dont le sien. En termes de connaissances cliniques, beaucoup était à construire : études psychopathologiques, neuropsychologiques, ainsi que leurs conséquences théoriques, méthodologiques et appliquées. Ouvrir ces nouvelles voies nécessita pour elle d'adopter une vision large et transdisciplinaire, éminemment spécifique à la psychogériatrie. Son parcours scientifique illustre l'évolution de ses objets de recherche. Elle s'est consacrée, dans un premier temps, à l'étude de la spécialisation hémisphérique, la localisation des fonctions mentales dans leurs rapports avec le cerveau. Toutefois, l'esprit, envisagé comme un théâtre mental, n'est pas une simple métaphore : il est un modèle cognitif de système de traitement de l'information. Rapidement, elle a intentionnellement délaissé le niveau

exclusivement cérébral pour privilégier l'étude du fonctionnement des capacités à se souvenir et à communiquer et leurs avatars – comportements adaptés, ou non. Ce cadre théorico-clinique lui a permis de rendre compte de la source des troubles objectivés et d'en livrer certaines interprétations théoriques : ainsi, de proposer une série de marqueurs cognitifs pour diverses pathologies mentales utiles aux diagnostics neuropsychologiques et à leurs diagnostics différentiels. Cependant, l'étude du vieillissement cérébral et cognitif n'a jamais amené Mme Gély-Nargeot à perdre de vue qu'au-delà de l'étude des régions cérébrales modifiées par l'âge, de leurs conséquences sur les systèmes et processus du traitement cognitivo-comportemental, il s'agit avant tout d'une personne, sensible à l'humain qu'elle a certainement recueillie auprès de sa mère. Cette évolution est liée à son rattachement (1995-2000) au Laboratoire de Psychologie Clinique et Pathologique de Paris-Sorbonne, d'obédience majoritairement psychanalytique et qui la reçut pourtant, en dépit de ses travaux fort peu freudiens, avec un esprit d'ouverture assez peu répandu dans le milieu. Ses travaux ont alors inclus la prise en compte de la souffrance du sujet, celle de son vécu et l'impact de son environnement, pour une étude plus aboutie du sujet âgé. Cette approche intégrative de la personne âgée eut pour effet de développer des recherches centrées, soit sur le sujet lui-même, soit sur son entourage (les proches aidants, les aidants professionnels) ou encore sur certaines situations pathogènes telles que l'institutionnalisation. Le cadre de la neuropsychologie clinique, associé à la psychopathologie cognitive, s'est ainsi peu à peu imposé à Mme Gély-Nargeot, seule cette approche intégrative permettant de relier les données cliniques psychopathologiques, neuropsychologiques et cognitives et d'en étudier leurs modulations réciproques. Depuis plusieurs années, ses travaux de recherche s'inscrivent donc dans ce cadre intégratif et poursuivent trois objectifs :

- 1) mieux comprendre les dysfonctionnements cognitifs et neuropsychologiques qui accompagnent certains états liés à l'avancée en âge ou à la pathologie (comme le vieillissement cognitif normal, les maladies neuro-évolutives, les pathologies mentales, la douleur chronique...);
- 2) étudier les relations que ces états entretiennent avec des troubles de la conscience, de la régulation émotionnelle, du contrôle de l'action ;
- 3) interroger la complexité des interactions qu'entretiennent ces dysfonctionnements entre eux, via l'étude de leurs modulations réciproques, telles les fonctions de médiation et de modération, animant les relations entre diverses variables qui modulent les comportements.

Mme Gély-Nargeot continue à déployer différentes perspectives d'applications cliniques, par exemple : les marqueurs neuropsychologiques des pathologies, l'annonce du diagnostic, la typologie et l'aide aux aidants, la pathogénie de l'institutionnalisation, les prises en charge qu'elles soient cognitivo-comportementales ou plus originales, tel l'effet thérapeutique du bâti architectural sur la santé mentale.

Cette succession de travaux explique une production scientifique continue et soutenue. Mme Gély-Nargeot est autrice ou co-autrice de 110 articles à comité de lecture, dans des revues essentiellement internationales, à forte visibilité scientifique, dans les domaines de la psychologie, de la neuropsychiatrie, de la gérontologie. Elle a dirigé huit ouvrages (Dunod, De Boeck...), rédigé une soixantaine de chapitres d'ouvrages, effectué plus de 300 communications nationales ou internationales, majoritairement sur invitation. Elle a organisé ou coorganisé plus de 70 colloques, nationaux ou internationaux. Elle a enfin été lauréate de cinq prix nationaux de recherche (Fondation Nationale pour la Recherche Médicale, Fondation Recherche et Partage, Fondation Médéric Alzheimer, Fondation France Alzheimer...). Elle a créé ou dirigé trois équipes d'accueil comprenant plusieurs dizaines de chercheurs.

Malgré le poids de ses activités pédagogiques et scientifiques, Mme Gély-Nargeot s'est toujours beaucoup investie dans les responsabilités collectives. Localement, elle a été membre du bureau de l'Université Paul-Valéry et assesseur du président (2002-2008). C'est à cette époque que j'ai fait sa connaissance et j'avais été frappé par son engagement au service de l'Université. C'est à son initiative que fut créé l'Espace Sanitaire et Social (ESS) à l'Université Paul-Valéry qui regroupa dans un lieu unique différents services épars. Ce dispositif fut doublement original : il s'adressait à l'ensemble de la communauté universitaire, il permit surtout de prendre en compte l'individu dans sa globalité (physique, psychique et sociale) et de proposer ainsi des réponses adaptées et complètes. Plus qu'un simple service, cet espace fut emblématique d'une véritable politique de santé publique de l'université, orientée vers le soin, la prévention et la promotion de la santé. Une délégation de l'Assemblée nationale, pilotée par L. Wauquiez, venue visiter l'ESS, proposa ce dispositif comme exemple à appliquer à l'ensemble des universités.

Lors de l'une des crises périodiques que traverse l'Université Paul-Valéry, je me souviens de la longue patience et de la qualité de l'écoute de Mme Gély-Nargeot à l'égard des étudiants grévistes ; je me souviens aussi de son courage, quand elle dormait dans les locaux de l'université pour parer à tout excès de violence.

Au niveau local, elle a été élue dans diverses instances (conseils centraux, conseil de faculté) ; elle est membre du comité de pilotage du Pôle Formation Recherche Biologie-Santé et membre du conseil scientifique international de la Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier. Elle est, actuellement, vice-doyenne de la Faculté des Sciences du sujet et de la société et membre du conseil d'administration de l'École Nationale d'Architecture de Montpellier (ENSAM).

Au niveau national, elle est ou a été membre de divers conseils d'administration et de conseils scientifiques : citons la Société Francophone de Psychogériatrie et de Psychiatrie de la personne âgée, la Société Française de Gériatrie et Gérontologie, la Fondation Médéric Alzheimer, la Fondation Maladies Rares-SHS, France Alzheimer, la Fédération Française de Psychologie et des Psychologues dont elle a été vice-présidente. Elle est membre ou responsable de comités nationaux d'évaluation : CNU, HCERES, Haute Autorité de Santé, ANR, experte près du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, ainsi que du ministère de la Santé et de la solidarité. Elle a été secrétaire générale de l'Association Internationale de Psychopathologie et de Psychologie Clinique et de l'Association des Enseignants de Psychologie des Universités. Enfin, elle est actuellement, rédactrice en chef de la revue *Gériatrie & NeuroPsychiatrie du Vieillissement*, première revue francophone psychogériatrique indexée dans les principales bases de données internationales.

Elle est officier dans l'ordre des Palmes Académiques.

Si je ne craignais de fatiguer l'auditoire, il faudrait ajouter les non moins nombreuses et non moins honorables responsabilités occupées par Mme Marie-Christine Gély-Nargeot à l'international. Revenons donc à Montpellier où elle a co-organisé avec Mme Stéphanie Miot, Maître de Conférences-Praticien Hospitalier de Montpellier, en juin dernier, le colloque *Le Vieillissement des Pathologies Psychiatriques*, pour la Société Francophone de Psychogériatrie et de Psychiatrie de la Personne Âgée qui fut, avec 500 inscrits, un franc succès, soulignant l'intérêt et les attentions des psychogérialtres dans ce domaine.

Cette riche activité professionnelle n'enlève rien à l'affection de Marie-Christine Gély-Nargeot pour ses proches : Joël, son mari, directeur de recherche émérite et émérite joueur de tennis, et bien sûr, leurs deux enfants : Julien, ingénieur aéronautique, pianiste et magicien, vit à Singapour avec son épouse Sisaluk, d'origine

thaïlandaise, et leur fils de sept ans, Raphaël-Jetsada. Leur deuxième enfant, Laura, architecte à Montpellier, est la compagne d'Olivier, et leur fille Jade, dix ans, connaît bien la maison de ses grands-parents.

Nous avons vu que Marie-Christine Gély a passé une partie de son enfance en Lozère, et entre les lieux qui ont partagé sa jeunesse, c'est en celui-là que plongent ses racines. Elle revendique profondément son attachement lozérien, qu'elle justifie par son attrait pour la simplicité et l'authenticité des rapports humains, la forte solidarité locale, la fidélité, l'humilité face à la rudesse de la nature, le calme, la sérénité, l'évasion que lui apportent les hauts plateaux de l'Aubrac. Valeurs humaines qu'elle fera siennes. De La Rochelle, elle garde le souvenir de la découverte d'une « grande ville » offrant l'accès aisé à la culture (théâtres, concerts...), de la voile et ses régates, des fêtes entre amis quand sa mère tenait table ouverte le samedi, souvenir aussi de l'endurance et de la discipline des heures d'entraînement, car Marie-Christine a excellé dans le sport : en natation (elle renoncera à l'équipe de France au profit de sa scolarité) et en ski (elle fera les championnats de France scolaire et universitaire). Son mari a pour habitude de dire qu'il avait épousé une sportive qui très rapidement s'est convertie en intellectuelle.

Mes chères consœurs, mes chers confrères, c'est donc avec une grande joie que j'ai l'honneur de présenter le professeur Marie-Christine Gély-Nargeot qui est non seulement une universitaire de très haut niveau, mais qui enrichira aussi notre Académie d'une discipline dont l'actualité suffit à nous montrer qu'elle y a toute sa place.



Séance publique du 9 décembre 2024

## Intronisation de Marie Christine Gely-Nargeot

Etienne CUENANT

Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Recevoir au sein de notre confrérie, une professeure de Psycho-Gériatrie, c'est un peu lui proposer des heures supplémentaires. Rassurez-vous, Madame, nous saurons respecter vos obligations nombreuses pour ne pas en ajouter. Toutefois nous savons qu'aucun de nos comportements ne vous échappera.

Alors autant que vous sachiez : pour ce qui est de la médecine technologique nous l'utilisons chacun pas mal, du moins à nécessité de nos tracas respectifs. Il est un âge où l'on ne se refuse rien. Pour ce qui est de la médecine humaniste ou éthique, nous sommes auto-prescripteurs, chacun de nous aidant et s'aidant de l'autre.

Nous prenons place chaque lundi dans notre vaisseau, accédons au pont supérieur, celui qui nous mène au Salon Rouge et nous nous laissons porter par nos échanges amicaux et cognitifs auxquels vous avez déjà brillamment participé.

L'Académie est donc comme un vaisseau qui fait parfois escale dans un port pour rendre hommage à ceux qui nous quittent et ont contribué au grément du navire – comme vous l'avez fait ce soir pour notre regrettée consœur Huguette Courtes dont l'efficacité était à la hauteur de la discrétion – puis nous appareillons pour un nouveau port et faire monter à bord une nouvelle personnalité. Et vous voilà, Madame, sur la passerelle accueillie par un descendant spirituel de Benjamin Constant, Dominique Triaire, avec la haie d'honneur des académiciens.

Le navire repart et nous naviguons de conserve sur une mer de fraternité et malgré l'âge confortable (pour ne pas dire plus) de nos femmes et hommes de quart nous avons toujours évité le naufrage du célèbre dicton. D'ailleurs l'I.V.V ou *Interruption Volontaire de Vieillesse* n'est pas pour nous, ça fait un peu réac mais nous sommes contre. Nous considérons que ce n'est pas la jeunesse qui est le remède à la vieillesse mais bien la vieillesse qui est le remède au jeunisme !

Si les jeunes et c'est bien naturel se sentent éternels, nous pouvons leur opposer notre immortalité. De sorte que nous sommes "quitte" et n'avons donc rien à nous envier les uns aux autres – enfin ça reste très théorique ! – mais nous concourons tout de même à l'homéostasie de la société. Nous voulons bien que la vieillesse façonne la personne âgée (comme on dit aujourd'hui) mais pas plus. *Senectum post quam senium est.* (Saint Thomas d'Aquin) (et il ajoute : *senium post quod nil est nisi mors* ; l'âge après lequel rien n'est attendu que la mort).

Aussi nous vous savons gré de ne pas avoir choisi la psycho-pédiatrie car j'aurais bien embarrassé, voire-même un peu ridicule de vous signifier notre attente pour l'expertise de votre office à notre endroit !

Lors de notre récent colloque sur le verbe "soigner" vous avez fait une intervention très appréciée du public. Vous nous avez dit que – et ce n'est pas votre avis – communément on faisait coïncider la vieillesse avec la mise à la retraite. Ainsi vous trouvez stupide de déclarer un sportif professionnel vieux à 30 ans. Ça nous a rassurés ; car notre confrère Pierre Louis, 93 ans, joue encore deux fois par semaine au tennis et a

été plusieurs fois champion de France de sa catégorie. Ensuite il suffit d'une thébaïde comme la nôtre pour s'affranchir de tout le signifié de la retraite.

En réalité il faut suivre la recommandation de Benjamin Constant dans ses *Journaux Intimes* : « Il faut s'arranger selon ses besoins et son caractère, c'est duperie de faire autrement. »

Et comme votre caractère correspond à nos besoins, nous sommes ravis de vous compter désormais parmi nous. Aussi :

Je demande au récipiendaire de se lever.

Je demande aux membres de l'Académie de se lever.

Je demande aux membres de l'auditoire de se lever.

En qualité de Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, je déclare solennellement l'Académie heureuse et honorée de recevoir, comme membre titulaire au XV<sup>e</sup> fauteuil de la section des lettres  
Madame Marie-Christine Gely-Nargeot.